

Monnaie et circulation **Contribution à une analyse structurelle du médium monétaire**

Jean CLAM

Credeco CNRS, Sophia Antipolis

RÉSUMÉ. — L'article tente de montrer la nécessité de descriptions analytiques de la monnaie comprise comme un objet structurellement implexe. Il récuse les approches globalisantes des « critiques » de l'argent qui manquent de ce soin analytique. Il se concentre sur un éclairage structurel de la notion de médium explicitant le fait que la complexité opératoire du médium dépasse toujours la capacité de maîtrise de la complexité de celui qui l'a institué. En contrastant les ontologies respectives du médium (comme *inter-esse*) et de la chose (comme *esse*), il éclaire la circulation du médium monétaire dans ses moments structuraux. Il ébauche en conclusion une indication des limites posées à la dynamique circulatoire de la monnaie par l'irréductibilité d'un « temps symbiotique » qu'aucun processus social ne peut éluder.

APPROCHE

La monnaie est sans doute un impensé de la civilisation qui est la nôtre. L'effort de la comprendre en ce qu'elle « fait » et en ce qu'elle représente paraît, quand on le mesure à la centralité de son objet dans l'ensemble des échanges sociaux, nécessairement marginal. Les rares penseurs de la monnaie ne cessent de le rappeler¹. Certes, ce ne sont pas les théories économiques de la monnaie qui font défaut². Le désiré est celui d'une

¹ Nous entendons par pensée de la monnaie une réflexion qui veut saisir le phénomène social général de la monnaie. La plupart des tentatives faites en ce siècle pour cerner ce phénomène se réclament de Simmel. Citons, parmi les travaux récents, ceux qui sont exclusivement dédiés au phénomène monétaire tels ceux de Haesler (1995), Droit (1992), Aglietta-Orléan (1984). Les contributions à l'ouvrage dirigé par Droit sont malheureusement trop rapides et essayistiques, à part peut-être l'étude de Shell-Derrida s'est contenté de quelques réflexions à bâtons rompus, renvoyant à un livre sur le don et l'argent qu'il venait de publier. Les travaux de Haesler et d'Aglietta-Orléan sont fort détaillés et soigneusement pensés. La *Sociologie de l'argent et postmodernité* du premier donne un aperçu très complet sur l'état de la question et mérite d'être connu. Nos réserves par rapport à ce travail ainsi qu'à celui d'Aglietta-Orléan sont explicités un peu plus loin dans l'article et se rapportent à un style de critique de l'argent qui nous semble sacrifier l'analyticité à l'accusation globalisante.

² Encore que la plupart des modélisations des processus monétaires et financiers soient loin d'en saisir la complexité et qu'une théorie générale de la monnaie reste un vœu. Une telle

théorie sociologique de la monnaie qui thématise celle-ci comme phénomène social global. Cette théorie devrait pouvoir puiser dans nombre de disciplines et préparer des avancées véritablement éclairantes dans l'essence et l'efficace de la monnaie. Or, les contributions à une telle théorie sont rares. Conscients de la nécessité de sortir l'argent de la compétence primordiale de la théorie économique-monnaire, les « philosophes de l'argent » sont tentés d'aller directement à leur objet et de le traiter comme une totalité diffuse et concrète qui « est là », et qui est à l'œuvre dans la réalité sociale. La moindre enquête sur l'argent renseigne en effet sur l'imprégnation de toutes les sphères de la communication par son mode d'échange, sur son adoption comme véhicule privilégié des influx mutuels³ entre les différents systèmes sociaux, enfin sur le caractère fondamental des transformations qu'il induit dans les sociétés et les cultures, modelant attentes, comportements et mentalités. La découverte de l'argent comme objet global et thème d'une théorie qui cherche à le cerner dans toutes ses dimensions (économique, sociale, psychologique, politique, littéraire, artistique...) est toujours celle d'un « fait social total ». La reconnaissance de liens entre les phénomènes les plus saillants de la modernité les faisant converger vers un fond de détermination monétaire unique, l'aboutissement dans la monnaie d'un grand nombre de généalogies sociologiques percent à jour la puissance principielle et ubiquitaire de l'argent. Tout ce contexte semble pousser à la totalisation, à l'imputation causale et à l'incrimination d'un principe.

L'illusion d'une saisie frontale du phénomène de la monnaie est d'autant plus forte que celle-ci est une institution humaine. La monnaie est un fait de l'homme, un artefact qu'il crée pour s'en servir et qu'il consolide par des conventions, des lois, des règle-

théorie devrait par exemple décrire avec netteté les rapports des différents agrégats monétaires entre eux et la manière dont les différents flux de liquidités entrent dans l'économie productive et en ressortent. Elle devrait s'attaquer à la question de la productivité des agrégats plus ou moins liquides et en particulier des moyens de placement circulants, l'escompte de leurs temps d'attente par rapport à leurs temps d'apport. Peut-on, en effet, penser un modèle dans lequel on pourrait départager leurs effets régulateurs de leurs effets strictement productifs ? Quels sont les coûts et les bénéfices éventuels de leur prestation de régulation de l'économie globale ? Jusqu'où peut-on aller dans la distinction de nouveaux agrégats de plus en plus immatériels ? L'axe temporel sur lequel les liquidités sont mesurées est-il vraiment unique ? La reprojction des rapports des masses monétaires à leur temps de « liquéfaction » (le temps nécessaire pour qu'elles deviennent totalement liquides) sur une dimension temporelle « plate » ne correspond-elle pas à une simplification non seulement excessive mais d'une utilité peu évidente ? Ces questions peuvent être ramenées à une interrogation centrale : Comment concevoir la rationalité d'un système monétaire parfaitement dématérialisé dont les différents agrégats reflètent des temporalités sans rapport clair à des fins consummatoires qui puissent leur servir de points d'ancrage fiables dans la réalité du système des besoins ?

³ Ou de l'interpénétration, comme dit Parsons. Sur la pénétration des systèmes sociaux autres que le système adaptatif (i.e. économique) par le médium symbolique généralisé de celui-ci, l'argent, voir Parsons 1956, 1969 et 1975. Les nombreuses références de l'article à la théorie parsonienne des médias généralisés se rapportent essentiellement à ces travaux. Ceux-ci doivent être éclairés par Johnson 1973 et 1976, Münch 1982 (p. 123 et s. 640-666), Bourricaud 1977 (p. 169-180), Habermas 1980, et la série d'études très approfondies publiées dans le second volume des *Explorations in General Theory in Social Science* éditées par J.-J. Loubser *e.a.* 1976 (dont les plus éclairantes sont celles de Baum, Luhmann, Cartwright/Warner).

ments. S'appliquerait parfaitement à lui le renversement accompli par Vico dans les critères de la certitude cartésienne : du *verum* comme état de choses donné à l'homme sans qu'il y ait la moindre part, il ne peut y avoir certitude, mais bien du *factum*, de ce dont il est lui-même le créateur. Le renversement célèbre fait basculer l'ontologie classique de la nature vers l'histoire : l'empire des choses de la nature tombe dans une extériorité brute que l'homme ne peut jamais intégrer, alors que les faits de l'histoire humaine deviennent les véritables objets d'un savoir certain. Ces objets prochains (ou proximes) n'ont aucune étrangeté, sont de la substance même de l'homme et n'opposent à sa saisie aucune opacité. De même que la nature, comme *factum* de Dieu, est parfaitement connue de celui-ci, les choses de l'histoire ou de ce que Vico appelle le « monde civil » sont connaturelles à leur auteur : mythes, poésies, religions, institutions juridiques... sont les nouveaux objets de la certitude par connaturalité et par conscience de la liberté créatrice⁴. Alors que l'ontologie kantienne n'avait pas de place pour les objets historiques – dont l'intégration devra attendre la mise à jour néo-kantienne de Cassirer –, celle de Vico avait déjà préparé la problématique qui sera plus tard celle de l'herméneutique.

Il est vrai que nous sommes revenus de l'optimisme cognitif d'un Vico. Il suffit pour s'en rendre compte de voir les peines que prend un sociologue comme Mauss dans son enquête sur l'origine de l'échange et de la monnaie⁵. L'interrogation maussienne ne s'apaise en effet qu'au moment où la reconstruction qu'il entreprend des institutions sociales que sont le don ou la monnaie se clôt en un « système de droit et d'économie »⁶ dont le sens pour l'herméneute est consistant et permet d'expliquer l'ensemble des faits observés. Si la précaution herméneutique et les systèmes d'approche emboîtée qu'elle élabore pour ne pas manquer ses objets ont connu des raffinements extrêmes depuis Vico ou Dilthey, un reste d'optimisme cognitif semble subsister dans les théories touchant l'agir techniquement institutionnel et organisationnellement différencié de l'homme moderne. Alors que l'herméneute redouble de peines à mesure que l'artefact humain, le « texte » qu'il lit est historiquement ou culturellement lointain, le théoricien des institutions modernes placées dès le principe sous le signe de l'organisation et de la rationalisation optimisante est tenté de relâcher son attention et risque de retomber dans l'illusion d'une transparence de l'artefact.

La difficulté pour l'anthropologue est d'entrer pour ainsi dire dans les vues inexplicites et inexplicables des hommes qui ont créé ou qui habitent les institutions qu'il cherche à comprendre. Pour les institutions modernes, le *spiritus rector* semble être unique : un principe de rationalité et d'optimisation. Les critiques successives des idéologies de la modernité se sont intéressé au dogme de la neutralité instrumentale de ce principe et l'ont complètement corrodé. Toutefois, la reconnaissance de l'ambivalence du principe n'a nullement remis en question sa réalité centrale. Elle en a tout simplement établi un oscillement dialectique caractéristique qui périodiquement le retourne en son contraire. Le principe est en somme incriminé comme dialectiquement inversible, ca-

⁴ Nous renvoyons pour une exposition et un commentaire de cette doctrine à K. Löwith 1977, p.112 et s. – qui confirme l'explication de B. Croce.

⁵ Nous aurions voulu présenter des approches diachroniques de la monnaie, pour les contraster avec des théories synchroniques. Nous y consacrerons un prochain travail. Les problématiques de l'origine de l'institution monétaire sont traitées par Mauss 1969 (T. 2 et 3). Höltz (1984) rassemble une bibliographie assez complète sur le sujet.

⁶ 1967, p. 192.

pable du meilleur et du pire et devient l'adresse où une archéologie du savoir déposera d'énormes potentiels de violence et de contrôle, un enchevêtrement de compulsions sombres et muettes d'assujettissement. La lecture en clair du texte du discours moderne condensé en institutions est restituée à partir d'un décryptage de celles-ci, de leurs structures et de leur histoire.

Notre thèse est que les deux approches esquissées ne sont pas suffisamment fertiles quand elles sont appliquées à l'objet-monnaie. La recherche herméneutique du sens du côté de l'origine de l'objet, de sa généalogie dans les premières institutions de l'échange intersocial, est certes éclairante sous beaucoup d'aspects. Cependant une socioanthropologie du don et de ses dérivés dans l'échange médié par des objets extraquotidiens (ou talismaniques)⁷ ne nous semble pas pouvoir éclairer la structure de l'objet-monnaie telle qu'elle se déploie dans l'institution monétaire moderne – et cela non pas à cause de l'éloignement historique des institutions comparées. Nous pensons qu'une démarche synchronique devrait compléter l'herméneutique diachronique de l'argent d'une véritable enquête sur les foliations structurelles de l'objet lui-même. D'autre part, nous pensons qu'une critique de l'argent telle qu'elle s'est développée dans un cercle restreint d'auteurs contemporains (ou postmodernes) voulant se situer dans la tradition qui va de Marx à Simmel risque d'être par trop globale. Le danger pour l'entreprise analytique dont le but est d'avancer dans la compréhension des mécanismes exacts d'opération et d'efficace de la monnaie, est d'être doublée par des concepts trop massifs qui numérisent pour ainsi dire l'objet-monnaie et se désintéressent de sa véritable facture *in minimo*. La « violence de la monnaie » est une donnée phénoménologiquement forte, mais elle n'est pas ni tout le phénomène ni surtout la structure fine de celui-ci.

HOMOLOGIES

Nous pensons pouvoir situer la difficulté particulière d'une approche de la monnaie dans le fait que celle-ci n'est pas un artefact technique humain comme un autre. Elle n'est pas simple outil d'une part, ni pure institution sociale de l'autre. Elle n'a pas enfin la spontanéité du langage avec lequel elle a des similitudes qui ont attiré l'analyse structuraliste. La monnaie a la particularité d'être un artefact de la communication. Ce type d'artefact fait illusion de transparence, comme nous le disions plus haut, dans la mesure où il est conçu et construit par l'homme à des fins bien connues. Or ces artefacts, parmi lesquels il faut compter l'écriture, se révèlent être beaucoup plus complexes que leur dessein. Leur instrumentalité est d'un type tout à fait spécifique. Les théories de la communication, confrontées dans notre siècle à l'émergence accélérée de nombre de tels artefacts, ont tenté d'en rendre la spécificité par un concept catégoriel, celui de médium. La problématique centrale de ces médias devient celle de la virtualité comme capacité de déploiement, au sein du médium, de quelque chose qui n'y était pas « dessiné » ni senti⁸. Il y a, structurellement, dans l'objet-médium un surcroît de possibilités qui le

⁷ Nous faisons allusion à Mauss 1969, II, 106-112 qui s'appuie en partie sur Thurnwald III (*Forschungen auf den Salomo Inseln* 1912).

⁸ La problématique de la virtualité est comprise ordinairement comme celle d'une seconde réalité introduite par le médium qui démultiplie la réalité basale et finit par primer sur elle. [p. 153-174]

font aller au-delà de ce qu'il est. Ces directions de déploiement de la virtualité médiatique ne sont pas vraiment prévisibles. Une fois devenues événement du médium, une approche analytique peut s'intéresser à reconstruire leur dynamique à partir de la structure de l'objet.

L'usage du terme médium est souvent fallacieux. Il règne en effet une grande confusion autour de cette notion qui fait qu'il ne suffit pas de reconnaître la médialité d'un objet pour saisir son sens et les caractéristiques de son opération. Ainsi, les théories de la communication se sont, de leur part, beaucoup intéressées aux rapports entre médium et message aboutissant à une remise en question de la qualité instrumentale du médium. La mise en évidence du caractère problématique de la référence du médium au message et de l'occultation de ce dernier par ce qui en principe n'avait que la mission ancillaire de le véhiculer, a mené à l'énoncé fameux : *the medium is the message*. Autour de cette connaissance les médiologues ont été rejoints par nombre d'auteurs structuralisants qui y ont reconnu ce que les théories du langage et la sémiologie générale avaient de leur côté établi : le caractère flottant du signifiant et l'illusorité de la référence objective du signe. Les langages parlent, les discours se disent, selon leurs propres lois de reproduction. L'essor de la finance contemporaine sur la base d'une création et mise en circulation de produits de plus en plus dématérialisés n'ayant plus de référence liquide-réale mais uniquement abstraite-virtuelle a accentué l'aspect purement sémique de la monnaie, transformant celle-ci en signe-pur ou en crédit-crée-de-rien⁹. Une théorie de la monnaie devait ainsi converger vers ce point focal de la sémiologie et de la médiologie de nos jours qu'est l'axiome de la déréférenciation du signe ou du médium.

À partir de là, une considération de l'homologie de ces phénomènes dans des domaines aussi variés que ceux du langage, de la littérature¹⁰, de l'argent et de la sexualité devenait possible. La perte d'adhésion de tous ces médias à un principe de réalité suscitait une critique de l'autonomisation médiatique souvent calquée sur les critiques marxistes du fétichisme. De là à identifier dans le capitalisme, en tant que formation sociale-culturelle globale, la cause dernière de l'ensemble de ces déréférenciations, il n'y avait qu'un pas. Ce pas a été franchi dans des théories qui tentaient de lire toute déréfé-

Elle est donc conçue en termes de présence première médialisée par une présence seconde ou troisième, de dédoublement ou démultiplication de présences. Notre approche voit dans la virtualité une production structurelle du médium s'originant au fait que le médium finit par toujours dépasser les relations de référence univoques *instituées* en lui par son créateur. L'homme ne peut au départ concevoir ou construire un médium hypercomplexe. Il ne peut concevoir que dans l'univocité. L'hypercomplexité dynamique, comme nous le verrons plus loin, ne peut être que réveillée par lui.

⁹ Avec l'argent signe-pur nous faisons allusion à Rachline 1993. Quant à la création de la monnaie *ex nihilo* par le biais du crédit bancaire-scriptural, nous renvoyons à Binswanger 1985 et 1994 (*in* Binswanger-Flotow). Le thème de la création *ex nihilo* et de ses arrières-plans alchimiques se retrouve de manière frappante, parce que les auteurs semblent développer ces idées séparément, chez Rachline 1993

¹⁰ La recherche dans le domaine de l'homologie entre littérature et argent ainsi que sur le jeu d'interférences de celui-ci en celle-là est très large et fort diffuse. Les études se comptent à peine qui s'intéressent au thème de l'argent chez tel ou tel auteur. On peut cependant citer un auteur qui s'est fait une spécialité d'approfondir, dans une optique globale, les rapports entre littérature et argent : Marc Shell. Les travaux de Vernon (1984) sont également très stimulants pour le XIX^e siècle et la frappante coévolution des deux médias durant cette période cruciale.

renciation d'après le paradigme de l'effacement, dans l'argent et la marchandise capitalistes, de la réalité derrière le signe. On a alors parlé d'« économie-politisation » de tous les domaines de communication (langagiers, littéraires, sexuels...). La monnaie comme la création médiatique la plus prégnante et aux conséquences les plus vastes passe dès lors du statut d'un médium parmi d'autres, touché comme les autres par la problématique de l'autonomisation et de l'autoréférenciation, à celui d'exponent paradigmatique ou même de générateur causal du phénomène de déréférenciation.

Ce genre de critique de l'argent tel qu'il est pratiqué par des penseurs de la postmodernité – comme Deleuze, Klossowski, Baudrillard, Goux¹¹ – nous semble correspondre à un type d'approche que nous avons caractérisé comme particulièrement risqué. En effet, si les homologues entre différents domaines sémiologiques ou médiologiques sont extrêmement intéressantes et stimulantes, il n'en reste pas moins que le pathos du soupçon induit à la recherche d'un coupable global. Quand celui-ci de plus n'est autre que le capitalisme, élargi cette fois-ci jusqu'à devenir une économie politique du signe, l'observateur de la théorie ne peut que suspecter des raccourcis indus. La critique reproduit d'ailleurs le style d'incrimination marxiste procédant par idéologisation de l'épistémè légitimante et opérant le découvrément des latences intéressées recouvertes par le discours et les institutions sociaux. Mettant en circulation des simulacres, le capitalisme trace, tel qu'en lui-même, des lignes d'inclusion et d'exclusion arbitraires. La critique de l'argent manque de la sorte les tâches analytiques les plus importantes. Il est dommage qu'une théorie de l'homologie des phénomènes médiologiques divers retombe dans des schématismes aussi mécaniquement disponibles et aussi peu éclairants.

STRUCTURES

Le travail descriptif des structures dont nous soulignons l'intérêt et la nécessité devrait, pour être une alternative sensée aux tentatives dont nous nous distançons, s'expliquer d'abord sur la ligne théorique qu'il choisit de suivre entre la diachronie herméneutique et le structuralisme critique. Nous comprenons « structure » comme une notion très simple et qui demeure purement analytique. Nous concevons en effet que les concepts qui nous intéressent, ceux d'argent, de pouvoir, d'influence... configurent des objets composés qui ne se donnent pas à la compréhension de manière intuitive et immédiate. Ces objets sont complexes dans le sens où ils représentent, dans notre conception, des volumes pliés, foliés ou froissés si l'on veut, dont la compréhension passe par la reconnaissance de leurs diverses faces et de leur agencement. La démarche est analytique puisqu'il faudra considérer ces objets sous leurs différents plis et tenter ensuite de

¹¹ Nous ne citons ici que les critiques les plus en vue de l'« économie-politisation ». Il est clair que Foucault en fait partie qui reconnaît à Klossowski le mérite d'avoir tout dit et plus fortement que quiconque sur le sujet (voir la préface à *La monnaie vivante* par Foucault, dans l'édition que nous citons). Le travail de Haesler est une somme de critique postmoderne de l'argent et contient toutes les références souhaitables aux auteurs et aux œuvres. Il offre souvent de celles-ci, par empathie critique, de très profitables exposés. Les *Beiträge zur Kritik des Geldes* que nous citons dans notre bibliographie ne nous ont pas été accessibles au moment de la rédaction de l'article. Nous les mentionnons pour les lecteurs mieux approvisionnés que nous.

les concevoir dans leur totalité. Un médium est un type d'implexion des faces d'un volume ou un type d'organisation de moments structurels descriptibles singulièrement, mais dont la loi d'efficace doit être recherchée comme la loi d'emboîtement de ces moments dans une même opération. L'analyse structurelle consistera donc en un dépliage des volumes ou une isolation des moments structuraux aux fins d'une recomposition compréhensive de l'unité du phénomène et de son opération ¹².

Si beaucoup de théories ont reconnu le fait que la monnaie dépassait son statut d'institution et la transparence de sa nature d'artefact, et qu'elle appelait des concepts bien plus complexes que ceux utilisés dans les approches purement neutralistes ou véhicularistes de la monnaie, la plupart n'ont pas pour autant apporté le soin nécessaire à une analyse descriptive des phénomènes. Nous pensons qu'il n'y a pas lieu de « numériser » la monnaie avant d'avoir tenté d'explicitier ses structures. Or, la notion même de médium nous semble encore très vague au niveau général, et l'est encore plus dans son application à la monnaie. Le surcroît de potentialités qui se retrouve toujours dans le médium n'a pas été vraiment analysé jusque-là ¹³. De même le caractère institutionnel ou artefactuel du médium n'a pas été suffisamment théorisé, encore moins le quotient d'institutionnalité (de ce qu'un système de communication met dans le médium) et de virtualité (de ce qui vient du médium lui-même) médiales. Un des points qui nous semblent les plus intéressants à prospecter, c'est celui qui touche au débordement de l'institution par le médium et aux ajustements subséquents de celle-ci à la montée en complexité de son propre élément.

De manière générale, nous ne pouvons ici qu'attirer l'attention sur quelques structures médiologiques de base pour faire prendre conscience des zones d'ombre qui attendent encore l'effort descriptif. Quand la communication sociale institue ou transforme un médium, celui-ci est toujours plus vaste que le devis originel. La tendance à l'autonomisation, à la cristallisation des fonctions médiatiques en un jeu dont « l'homme » ne maîtrise qu'une petite tranche de possibilités, est la règle. Le médium semble être le type d'artefact humain le moins redondant et le moins techniquement gouvernable qui existe. Le médium a tendance à développer une complexité propre et à évoluer à la manière d'un jeu sans clôture. La communication qui s'en « sert » se retrouve ainsi

¹² Nous sommes conscients que ce paragraphe méthodologique suscite plus de questions qu'il n'en résout. En effet, qu'est-ce qui permet d'établir ou de supposer l'unité du phénomène ou de l'opération ? Comment savoir si la monnaie n'est unitaire qu'en apparence et que ce que nous appelons tel est certes un phénomène polymérique, mais que son unité n'est qu'illusoire ? Le complexe reconstruit peut se désintégrer à nouveau en plusieurs complexes dont les liaisons ne sont plus reconstituables à leur tour. Nous devons ajourner la discussion de cette *crux* épistémologique et nous en tenons à une clarification de notre conception de l'analyse structurelle comme d'une méthode qui nous permet de décrire des types d'objets complexes dans la tradition d'une *Gegenstandstheorie* pure (voir note 33).

¹³ La virtualité complexe du médium crée autour de lui un aura de puissance qui provoque naturellement une numérisation. Dans un texte célèbre, Plotin reconnaît les effets magiques, le « charme », de la nature, la musique, la parole et les interprète comme autant d'effets naturels de la concordance secrète entre leurs parties. Pour briser le charme, il faut entrer dans l'écheveau complexe des constituants et retrouver l'ordre auxquels ceux-ci obéissent. Ceci n'est pas, pour Plotin, une recette de désenchantement, mais de reconnaissance de la véritable nature rationnelle-spirituelle de l'enchantement. (Nous renvoyons au compendium plotinien des *Ennéades* connu au Moyen Âge sous le titre de la *Théologie d'Aristote* p. 66-75 de l'édition de l'original arabe par Dieterici, Leipzig 1882).

prise au jeu du médium lui-même et dans la posture d'un être-englobé par lui. Elle n'a plus de lieu en dehors de lui et ne peut plus se poser dans une relation d'extériorité à lui. Ainsi il n'y a plus moyen de thématiser le langage que par le langage ni d'agir sur la monnaie que par elle-même ; l'écriture se discute dans des textes écrits et la télévision se critique dans ses propres enceintes.

À la différence des artefacts techniques qui ont la redondance de mécanismes répétitifs et qui ne sont ouverts que du côté d'un horizon d'usages non précisés, le médium n'est pas seulement indéterminé quant à ses usages, mais aussi quant à sa fonction même¹⁴. Il a du coup des ressources de virtualité que l'objet technique univoquement voué à sa fonction n'a pas. Le langage n'a pas son indéterminité de ce qu'il est un instrument qu'on peut pointer sur des choses pour « dire » ces choses à la manière d'un boulier qui compte sans compter, mais de ce qu'il est en avant de ces objets (ses références) le créateur de l'espace même de leur occurrence. La monnaie n'est pas le simple représentant de la valeur d'un objet, elle est la condition de sa manifestation comme commensurable à celle d'autres objets et capable de circulation. La monnaie est de plus un objet de valeur elle-même qui peut se représenter, s'acheter elle-même et spéculer, par des mécanismes réflexifs d'appréciation, sur sa propre valeur. L'un comme l'autre, langage et monnaie, sont insubstituables dans le sens où toute tentative de les remplacer par autre chose recrée autour de celle-ci la même problématique médiatique. Un médium est autosubstitutif dans le sens où son jeu une fois en place ou « émergé », ce jeu se reforme toujours autour de toutes les alternatives qui ne dépassent pas réellement son propre niveau d'abstraction et de virtualité. Les jeux médiatiques sont précisément des jeux qui se transforment eux-mêmes et qui « engolfent » le joueur lui-même. Celui-ci n'a aucune souveraineté face au médium¹⁵.

La médialité a ainsi une facture systémique structurant et solidarissant tout un pan de faits communicationnels qu'on ne peut dès lors plus traiter isolément. Le médium « encage »¹⁶ parce qu'il est plus vaste que la communication et qu'il lui prête sa structure. Nous retrouvons ainsi un renversement typique qui rappelle celui qu'effectuent les grandes sociologies de la modernité pour rendre compte de l'inéchappabilité ou de la fatalité d'une structure systémique qui arrive à maturité. La communication sociale ne peut plus se fermer à un mode communicationnel, à une médialité dont la virtualité et l'abstraction correspondent au niveau de différenciation de cette société. La manière de

¹⁴ Il est clair que des objets techniques peuvent entrer dans l'opération du médium lui-même, tels les appareils techniques de la communication ou de la télématique, de la monétique, etc. Ils se trouvent dès lors absorbés par la logique médiatique et sortent de leur redondance originelle. Une machine à laver par contre, installée souvent dans des espaces sans passage, reste en général en dehors de la médiatisation.

¹⁵ Sinon de le détruire et de régresser à des niveaux de communication inférieurement différenciés. Mais alors il n'y a pas transformation du médium de l'intérieur ni de l'extérieur, il y a destruction physique et annihilation ou inhibition fondamentale des capacités mentales d'effectuation de la communication au niveau de virtualité – ou de différencialité – du médium. On peut ainsi détruire la monnaie en détruisant physiquement toutes les banques centrales du monde et en dédifférenciant la société et les échanges sociaux pour les ramener au niveau d'une économie prémonétaire. On voit la radicalité de la transformation liée à la brisure du médium.

¹⁶ Nous reprenons la traduction anglaise tentée par M. Mann de l'idée weberienne d'enfermement dans le « *eisernes Gehäuse* » d'un système.

rentrer dans un médium est flou et contingente. La manière dont une communication adhère à son médium est ferme et contraignante. La communication ne peut sortir d'un certain type de médialité que par une sorte de mutation.

De par sa socialité, l'homme est un accoucheur de médias. Cela veut dire qu'il invente des « objets », des « devis », leur donne forme institutionnelle et les traite comme ses propres productions. En fait, il ne fait que susciter ou réveiller des formes, des puissances qui sommeillaient comme des jeux éteints autour de lui. Les appelant à l'acte, ces puissances se parlent, se répondent et le débordent. L'illusion cependant est encore plus profonde. Car la socialité humaine est toujours déjà prise dans l'un ou l'autre de ces jeux du sens et de l'intermédiation symbolique ou représentative. Ce que l'épistémologie récente appelle complexité et dont elle fait son point de départ correspond assez exactement à l'environnement originel de toute construction d'un ordre ou d'une réalité : c'est cet être-entouré d'une surabondance virtuelle, laquelle nécessairement va se retrouver dans les créations et les institutions tant cognitives que normatives de la communication humaine. La complexité est une expression de ce débordement structural. Les médias sont les créations qui participent le plus de cette donnée originaire et qui la portent en eux comme leur spécifique in-clôture¹⁷.

Explicitons davantage ce point en contrastant le médium comme structure hyper-complexe et autosubstitutive avec ce qui semble en être l'opposé symétrique parfait, la chose close ou la *res*. En effet, le caractère le plus saillant du médium c'est qu'il n'est rien en propre, mais renvoie à autre chose dont il est le représentant ou le signe. Le mot chien comme le rappellent tant Saussure que Parsons ne mord pas, mais bien la chose chien elle-même. Le médium n'est là que pour servir précisément d'intermédiaire entre la chose et ceux qui sont intéressés à son indication. Le médium, comme ne cessent de le souligner toutes les ontologies du signe et du sens de ce siècle, n'est pas une chose, mais une relation. Il est un « objet » de l'entre-deux. Il est la chose-entre-deux-choses. Or, c'est cette nature a-réale qui, dans la monnaie, est le plus troublant. Il a fallu longtemps qu'elle se travestisse.

A cette enseigne, la lecture de certains titres des *Instituts* de Justinien est fort instructive. L'échange monétaire, avec ses engagements fiduciaires et temporellement différés, qui a lieu dans la *emptio-venditio* semble insécuriser le pur droit civil quiritaire qui « ne connaît pas une manière aussi simple, aussi immatérielle de se lier »¹⁸. Ce

¹⁷ Nous pourrions tenter d'approcher un peu plus ces états de choses fondamentaux et essayer d'expliquer par exemple pourquoi la communication sociale a cette facture médiale et pourquoi le médium n'est pas définitivement spécifiable. Pourquoi y a-t-il toujours un excédent de virtualité dans la communication ? Ces questions demandent des approfondissements de deux notions, celle de sens et de contingence. La tentative luhmannienne d'explicitation de ces rapports nous semblent assez convaincante laquelle fonde pour ainsi dire la médialité dans la radicalité et l'insuppressibilité de la contingence à la base de toute communication. Éclairant serait également ici le concept de sens que Luhmann emprunte à la tradition phénoménologique laquelle conçoit le sens comme ensemble de renvois à d'autres sens qui ne sont à leur tour que des renvois à d'autres renvois. Cependant, suivre ces pistes jusqu'au point de cristallisation de l'intuition déborderait complètement le cadre du présent travail.

¹⁸ Ortolan 1863, III, 268. Voir pour l'ensemble le commentaire des titres XXII et XXIII (*De consensu obligatione, De emptione et venditione*).

droit est un « droit réel » (nous dirions réal¹⁹) pour qui l'échange utilitaire ou marchand, la *permutatio* doit s'effectuer dans un même acte de translation mutuelle de *res* d'une main vers une autre. Le contrat n'est conclu et obligatoire que lorsque la *permutatio* s'effectue en acte²⁰. L'effet de la monnaie sur l'échange est de le distendre, de lui donner une dimension promissive – tant du vendre que de l'acheter – qu'il excluait, et de permettre la division des choses mises en vente par allotement « irréal ». Il est ainsi possible de « distraire »²¹ des parties issues de tous vendus originellement *universitatis*²², selon des lignes qui ne suivent pas le tracé de démembrement « naturel » ou réal des *res* ou des *possiones* en question.

La monnaie n'a pu « circuler » pendant des millénaires dans les sociétés traditionnelles monétarisées que parce qu'elle a su cacher sa nature médiale et adhérer à des *res* d'une solidité extrême comme les métaux auratiques. L'incarnation de la monnaie dans l'or qui devient la *res*, la référence de tout argent fiduciaire, est l'expression de cette nécessaire trouvaille d'un site réal dont la solidité fasse compensation pour les éléments de relationnalité inhérents à elle. C'est ici l'origine de l'incompréhension fondamentale de la monnaie et de son efficace tout au long de l'histoire. Quand le médium s'incarne, devient chose lui-même, argent, mot, affect... il brouille toutes les pistes qui mènent à la reconnaissance de sa médialité. Et même une fois celle-ci reconnue, l'adhésion du médium à une *res* pose les problèmes les plus aigus à son analyse descriptive. Ainsi la difficulté de penser des médias par analogie à l'argent²³ – celle que rencontrera Parsons et que les disciples de celui-ci lui reprocheront de ne pas avoir reconnu – tient à ce qu'aucun médium connu n'est arrivé à devenir chose, chose physique passée de main en main, comme l'argent. La densité physique extrême de l'argent, sa clôture réelle au niveau de son symbole, le sépare décisivement, dans la description phénoménologique, de la série des autres médias de la communication²⁴.

¹⁹ Tentative de construire un adjectif calqué sur *realis* et où la provenance de *res* reste sensible.

²⁰ Si dans un tel contrat la monnaie intervient, elle se fait sous la forme de *numeratae pecuniae*, de pièces comptées ou encore de pièces estimées *per aes et libra*. Tout cela accuse la matérialité de la monnaie.

²¹ La nomenclature juridique consacre un terme à ce type de vente qui est *distrahere* (Ortolan III, 268).

²² A l'origine dit le commentaire du Digeste « non ita erat nummus : neque aliud *merx*, neque aliud *pretium* vocabatur » (cité par Ortolan, *ibid.*).

²³ En partant de celui-ci comme d'un paradigme médiologique.

²⁴ Insistons sur le fait que l'objet-monnaie ne peut jamais être un simple devis technique, un outil. En effet, tous les outils interjetés dans la communication sont transformés par celle-ci en médias (pensons au téléphone, au klaxon d'automobile...). Tout ce qui s'interpose dans un échange « sensé » (*sinnhaft*, où il y a du sens), se médiatise, sort de la trivialité et de la redondance techniques, et devient cet objet-signe qui héberge en lui la structure de renvois circulaires et de surabondance des virtualités qui caractérise le sens.

MODE D'ÊTRE

Simmel a, dans un effort analytique des plus puissants, mis en évidence la structure paradoxique de l'argent, celle de moyen absolu²⁵. Si difficile à penser qu'elle soit, cette structure redouble d'opacité quand il s'agit d'y intégrer l'élémentarité des symbolisations dont la monnaie est susceptible. L'objet-monnaie est de par la substantivation réelle de sa médialité l'objet le plus paradoxal, le plus complexe qui soit. Si tel est l'enseignement de ce contraste entre le médium et la *res*, il nous faut le nuancer d'une dernière remarque qui le rende consistant avec ce que nous disions plus haut du débordement de la communication par une complexité originaire expliquant la structure inclôturable du médium. En effet, dans une telle perspective, la *res* elle-même ne peut que désigner à son tour une structure émergente, un mode de stabilisation d'un cosmos le long d'étagements fixes sortis du flux animiste originaire et garantissant la cohérence d'un tout où l'homme se profile en acteur primordial. Si le médium et la *res* s'opposent c'est qu'ils sont deux modes de réductions de la complexité par le biais d'objectivations elles-mêmes de complexité inégale. La différence est peut-être que la *res* se rapproche plus de nos perceptions les plus intuitives du monde. La familiarité et l'intuitivité d'une réalité faite de noyaux substantivants et réifiantes peut cependant constituer ce que Bachelard a appelé un « obstacle ontologique » empêchant nos formes de pensées de s'ajuster aux nouveaux objets émergés sous la pression des différenciations de la communication.

Notre monde se dépeuple de ces choses solides et closes, si aptes à se tenir disponibles à la saisie appropriante de l'homme. C'est dans ces choses que s'ancraient les schématismes fondamentaux du droit romain – restés ceux de la philosophie juridique de Kant. Notre monde se peuple en revanche d'inter-choses, d'objets médians entre d'autres objets médians. Nos chances de rencontrer dans nos environnements des reliquats réaux sont de plus en plus minces, à l'heure où ceux-là sont inondés par des médiations de plus en plus fluides. Encore moins sommes-nous entourés de ces objets de l'ouvrage humain dans lesquels Hannah Arendt voulait voir un ancrage ontologique qui résisterait à la « perte du monde »²⁶ – dans ce que nous pouvons décrypter comme une fluidification médiale de ses noyaux. Habermas²⁷ discerne moins bien les fonds structuraux et ontologiques des transformations actuelles de la socialité. La colonisation du monde de la vie (*Lebenswelt*) par les systèmes technoscientifiques et bureaucratiques est interprétée comme une invasion de l'interaction sociale par le mode stratégique de la communication et l'expulsion corrélative de son mode adominational et discursif. On ne trouve pas chez lui de véritable analyse de l'indirectitude et de la médialité communicationnelles. Ceci le mène, comme Braudel²⁸, à concevoir des sphères spatiales ou régionales de l'échange, subsistant l'une à côté de l'autre et qui pourraient être isolées l'une de

²⁵ Un travail qui permet de recentrer la problématique est celui de Flotow 1995. Haesler consacre à Simmel un chapitre central de sa *Sociologie de l'argent*. Les deux auteurs insistent à juste titre sur le caractère fondateur de l'œuvre simmélien.

²⁶ Nous faisons allusion bien sûr aux thèses de *The Human Condition*.

²⁷ Nous ne pensons pas à un texte particulier de Habermas, mais rendons globalement sa position.

²⁸ In Braudel 1979.

l'autre. Habermas semble penser qu'on puisse restreindre à la sphère économique la dynamique de la monétarisation, nécessaire à son fonctionnement. Braudel voit dans l'économie-monde une sorte de superstrat qui se superposerait sur de fortes couches d'échanges régionaux et locaux denses et autonomes.

Dans les deux cas, nous avons affaire à un modèle spatialisant qui a le désavantage de ne pas refléter le devenir structurel des objets. Dans les deux cas, on suit la circulation des objets de l'échange et de la communication pour déterminer l'étendue finalement restreinte des sphères qu'ils quittent habituellement peu. Le constat permet de retomber ainsi sur un monde de la vie dont les variations historiques, jusque dans les époques de haute maturité du capitalisme, restent limitées. Ce monde de la communication familière se présente alors comme un monde préservé caractérisé par l'innocuité interactionnelle qui subsiste en dehors des systèmes et résiste aux poussées de pénétration en lui de types d'objets et d'échanges qui lui sont étrangers. Une telle approche, ne permet pas de voir, en retraçant les trajectoires spatiales de la circulation des objets, la circulation *dans* les objets eux-mêmes. En prêtant attention aux transformations structurelles, on se rendrait compte que ce qui est décisif, ce n'est pas la circulation des objets, mais le devenir-médians ou -circulants des objets mêmes. La médialisation envahit le monde stable des *res* et du « droit réel » non pas spatialement par des empiétements sur les domaines organiques de ceux-ci. C'est l'ontologie générale du monde tant de la vie que des échanges abstraits qui s'infléchit par l'irruption en elle de modes d'exister fondés non plus sur la substantialité mais sur la relation (ab-solue)²⁹, l'indirectitude, ou ce que nous avons appelé l'entre-deux médial. Cette transformation se fait, au sein de la communication sociale, primordialement par le biais de la monnaie. La médialisation monétaire rend l'échange indirect, démultiplie ses types et transforme cet échange indirect en échange utile en lui-même. Elle insère entre les choses échangées un *inter-esse* (intérêt), autonomise celui-ci et permet de reconstruire l'ensemble du monde social sur la fluidité de l'*inter* déréférencié de tout *esse*.

Au lieu d'exiger du solide pour édifier sur lui du solide et de laisser le vide reposer sur le vide, selon l'axiome de l'architecture classique³⁰, nos sociétés complexes ont inventé des manières d'être et de communiquer qui en s'accommodant d'une fluidité incontrôlée du fondement, en « laissant aller »³¹ celui-ci, font croître démesurément leurs possibilités d'être. En lâchant la solidité de la *res* et s'aventurant sur la fluidité du médium, nos sociétés troquent un monde protégé par des enceintes massives hors desquelles elles avaient banni le désordre et l'hypercomplexité, contre un autre sans frontières fixes et sans protection exclusive. En cela, elles ouvrent les canaux par lesquels du possible peut arriver. En rasant ces enceintes qui restreignaient l'a-venir de la contingence, elles lâchent les amarres qui les retenaient au monde réel et initient cette croissance de l'avenir (*Zunahme der Zukunft*) dont une sociologie de la complexité

²⁹ Nous rappelons la formule simmelienne du moyen absolu. Une relation absolue est comme nous le disions plus haut un paradoxe. Elle est strictement une *contradictio in adjecto*. La formule serait plus précise au fond si elle disait : relation irrelative, c'est-à-dire relation pure sans référence à quelque chose en dehors d'elle auquel elle pourrait être mesurée.

³⁰ « so that the solid be upon the solid and the void over the void ». Telle est la formule d'Andrea Palladio dans ses *Libri De Architectura*, cité d'après l'édition anglaise (1738).

³¹ Nous voudrions faire entendre le « *fahren lassen* » allemand.

comme la sociologie luhmannienne n'est, dans sa somme, que le commentaire ³². On pourrait donc contraster une ontologie de l'*esse* (réel) substantif, clos et stable, avec une ontologie de l'*inter-esse* (médial) relatif, ouvert et de soi croissant. Ces formules, en soi faciles, ne sont pas en elles-mêmes instructives, même si elles sont superficiellement stimulantes. Ce qu'il est important de voir, et qui est notre propos dans tous ces développements, c'est l'intérêt et l'incontournabilité d'un travail descriptif et analytique sur les structures objectives, sur la constitution des objets-médians ou des médias-objets du monde qui est le nôtre aujourd'hui. La mention rapide d'approches qui se font selon d'autres lignes descriptives, à savoir quantitatives-évolutives et phénoménologiques (celles donc respectivement de Braudel et de Habermas) veut donner une idée de ce qu'on n'arrive pas à mettre en perspective quand on se passe de l'analyse structurelle.

CIRCULATION

Les médias sont des objets qui en eux-mêmes sont circulants. L'expression est à double sens. D'une part, elle veut dire que l'objet est voué à circuler, à passer de main en main, à changer d'allocation, de destination... Cela est le sens intuitif d'une « circulation » de la monnaie. L'autre sens, celui que veut ouvrir notre insistance sur l'analyse « ontologique » (ou *gegenstandstheoretisch*) ³³, situe la circulation dans l'objet lui-même comme son opération propre. L'objet-circulant est un objet qui fait circuler, de l'information, de l'échange utile, de l'influence, de l'amour... De la sorte, trois mouvements se croisent dans l'objet-média et décrivent les moments structuraux de son opération. Nous nous attacherons à développer, à titre d'échantillon de l'analyse structurelle de notre programme, le premier moment. Nous nous contenterons, pour des raisons d'espace, d'une simple indication des deux autres.

Il y a en premier le mouvement le plus extérieur, celui du propre transport du médium, de son changement de site. La question se pose incessamment de savoir comment et pourquoi le médium a dès le départ une relation à un site, à un point d'ancrage, à une possession, une disposition, une *manus*. Ne reproduisons-nous pas, en usant de cette figure de la possession, un schématisme qui était tout à fait adéquat aux *res*, mais qui ici fait contre-sens ? L'argent n'est-il pas ici un mauvais modèle ? Cet arrêt de l'analogie n'est-il pas le fondement de la critique de certains parsoniens qui refusent de suivre Parsons sur le terrain d'une circulabilité des médias autres que l'argent comme l'influence ou le pouvoir ? ³⁴ En effet, l'argent est l'un des rares médias à se fondre dans

³² Notre propos ici fait directement référence à Luhmann. L'idée et l'image d'une fondation du solide sur le fluide (« das Feste wird dann auf das Fließende gegründet ») se trouve chez lui (SA I, 167), de même que l'expression de la croissance de l'avenir.

³³ Nous utilisons le terme dans un sens tombé en désuétude depuis la première phénoménologie. Celle-ci l'utilisait alternativement avec le terme *Gegenstandstheorie* et désignait ainsi un type d'approche théorique qui fut celui du Husserl des *Recherches logiques*, d'une certaine école autrichienne contemporaine de celles-ci (et qui a suscité depuis l'intérêt des logiciens, nous pensons à A. von Meinong), ainsi que de Roman Ingarden dans sa grande enquête sur la *Réalité du monde extérieure*.

³⁴ Cf. Cartwright-Warner in Loubser 1976, p. 645.

une *res* et épouser à tel point son être physique que les deux en deviennent interchangeables³⁵. Dès lors, il peut être approprié et échangé comme une chose. Mais le cas plus général d'un médium immatériel ou abstrait (comme l'amour, la confiance ou l'intelligence³⁶) dont la « possession » ne va pas de soi, impose une remise en question d'une intégration à la médialité d'un moment de l'« avoir-à-soi ».

En effet, si nous songeons à l'amour – et suivons d'ailleurs pour une part l'investigation de Luhmann sur sa sémantique à l'âge classique³⁷ – l'on se rend compte que la médialité de l'amour comme passion s'est précisément effondrée à cause de l'impossibilité même pour le soupirant (donc celui qui veut faire basculer la communication vers le mode de l'amour passion et user de celui-ci comme médium de son interaction avec son interlocuteur) de prouver l'existence-en-lui ou son avoir-à-soi de l'amour dont il parle. Une telle tentative devait s'engager dans les paradoxes inextricables de la plausibilisation de la sincérité. Au bout de deux siècles d'exercice galant, littéraire et théorique de ces paradoxes, et emmenée par l'évolution sociale vers une communication de plus en plus différenciée trouvant dans la sexualité ce que Baum appelle la « security base » de la circulation du média³⁸, la communication sociale a infléchi significativement son code amoureux. Cet exemple montre la difficulté de concevoir la possession réelle d'un média. Il nous incite à nuancer cette représentation indexée de trop près sur le modèle de l'argent.

Il nous semble que celle-ci devrait être corrigée de manière à rendre compte du fait que le recours au médium qui engage la communication sur les voies strictement préfigurées par lui, crée une relation asymétrique entre les partenaires de la communication dans laquelle l'un apparaît comme celui qui a disposition sur le média, qui le « possède », alors que l'autre se trouve dans une posture plus passive de récepteur de la modulation médiatique du message³⁹. Ainsi, il y a toujours dans la communication de pouvoir ou d'influence ou d'intelligence un pôle communicationnel qui a-à-soi le médium et qui prétend transmettre au récepteur les sélections qui lui sont immanentes. La double contingence originaire et fondatrice de la communication ouvre un choix originaire du type de communication. Le choix d'une communication médiatisée est naturel pour celui qui « tirerait profit » de la renonciation à une communication parfaitement intuitive et biunivoque dans l'immédiateté de ses références et la directitude du face-à-face des acteurs qui y participent. La décision d'emprunter la voie d'une symbolisation médiatique est asymétrique dans la mesure où cette symbolisation a, de par sa structure objective, un pôle positif – qui permet toute sorte de connexions et permet à la communication de se prolonger – et un pôle négatif qui bloque la connexion : le pouvoir a un pôle positif qui est celui de la capacité d'exercice de sanctions positives ou négatives sur des acteurs qui se laissent motiver par la présence du symbole de ces sanctions (rendant superflu l'exercice concret de celles-ci) ; la science un pôle positif, le vrai, et un pôle négatif, le faux ; la monnaie a un double symbole à deux pôles, positif et négatif : paiement, non-paiement. Tant que le système politique,

³⁵ Nous laisserons hors propos le cas de l'argent électronique immatériel. Il pourrait représenter une arrivée à sa véritable nature médiale de la monnaie.

³⁶ Comme la comprend Parsons dans *Social Structure and the Media of Interchange*.

³⁷ Luhmann 1990.

³⁸ Baum in Loubser 1976, 448-469.

³⁹ Cette modulation peut être profondément transformatrice.

ou le gouvernant si l'on préfère, le système scientifique ou le savant, le système économique ou l'acteur économique sont capables de « servir » leurs « actionnaires » – en produisant du pouvoir, de la vérité ou de l'argent -, aussi longtemps la communication utilisant ces médias pourra circuler. Pour bien comprendre ces rapports, il nous faut expliciter le concept de code, associé depuis Parsons à celui de média.

Tout média fait usage d'une symbolisation de type bivalent qui représente un code binaire ⁴⁰, toujours asymétrique. La communication politique, scientifique et économique se bloque quand la chaîne de ses opérations rencontre le symbole négatif du non-pouvoir, de la fausseté, du non-paiement. A chaque fois que ces symboles se présentent, la communication signale une inhibition qui la frappe. Il faut alors réenchaîner sur des segments détournés où peuvent se reconstituer des chaînes de connexions positives et où la communication peut donc se remettre à circuler médialement. Les arrêts de la concaténation linéaire de la communication médiatale sont fréquents (pensons à toutes les authentiques négations prononcées ou opérées dans la communication quotidienne). Ils ne mènent presque jamais à des pannes générales de la communication – un non-paiement ne mène pas à l'effondrement de la communication monétaire dans son ensemble, de même qu'une fausse connaissance ou une impuissance ne provoquent pas immédiatement la faillite de la communication scientifique ou politique. L'occurrence du symbole négatif est d'autant plus facilement surmontable que celui-ci ne représente que l'envers du symbole positif et en aucun cas en soi une valeur de rejet. Pas plus que le symbole positif n'est valeur absolue (perfection ou valeur d'achèvement comme dit Luhmann) de Vérité, de Justice, de Pouvoir, la valeur négative n'est la négation substantielle opposée. Très souvent d'ailleurs l'interruption de la communication à l'occurrence du symbole négatif est tout aussitôt surmontée par une inversion de signe devant les valeurs en jeu, qui fait qu'une connaissance fautive, par exemple, peut être réinjectée dans la communication scientifique en tant qu'hypothèse à vérifier en elle-même ou dans ses conséquences. Un non-paiement peut tout aussi facilement être converti en avance d'avoir (une dette convertie en créance) ou être déplacé d'un poste du passif à un autre et permettre ainsi la continuation des opérations sans dépôt du bilan et arrêt de l'exploitation.

Ainsi s'éclaire l'idée d'une possession, d'un avoir-à-soi du médium. Toute communication médiatale étant asymétrique les positions positives se traduisent par une sorte de disposition, de la part de celui qui les occupe, sur des « quantités » de ce médium. Cette disposition et les quantités qu'elle implique ne tardent pas à être chosifiées et conçues comme la possession de réserves du médium, qui sont de fait des réserves de virtualités ou de puissance communicationnelle. Il existe des situations où le simple basculement d'une communication pleinement intuitive et référentiellement biunivoque vers une communication médiatisée déséquilibre d'un coup démesurément le rapport des communicants, sans pour autant que le communicant favorisé par ce déséquilibre dispose véritablement de « quantités » considérables du médium. Il suffit ainsi qu'une communication de type cognitif diffus – dans laquelle il est question de savoir si telle chose est le

⁴⁰ La binarité du code chez Parsons n'est pas très claire. C'est Luhmann qui a élaboré le concept et systématisé son usage.

cas ou n'est pas le cas⁴¹ – entre deux communicants de statut cognitif substantiellement à peine inégal, bascule vers le médium formel de la vérité (scientifique) pour que l'un, dans l'hypothèse d'un passage quelque court ou quelque peu instructif qu'il fût dans des institutions de l'enseignement formalisé, se retrouve dans une position extrêmement avantagée, incommensurable avec ses véritables réserves de savoir formel. La situation se reproduit bien sûr dans tous les domaines et à tous les niveaux : le serviteur ou le fonctionnaire rémunéré en argent dans un village vivant encore en économie quasi-close et sans monnaie, mais dépendant pour quelques denrées de marchés extérieurs monétarisés ; la provinciale initiée lors d'un cours séjour parisien à la sémantique de l'amour urbain exerçant une tyrannie du goût sur son entourage ; l'apothicaire autodidacte passé furtivement par l'officine d'un confrère reconnu qui devient l'oracle scientifique omniscient de sa communauté... La tradition romanesque s'est complu dans la description des situations et des configurations psychologiques qui résultent de ces déséquilibres démesurés au profit de rentes extrêmement minces en médias exclusifs. Elle a souligné souvent l'immoralité et l'arbitraire du basculement surprivilégiant-dépriviliégiant vers la communication médiatisée. En suggérant ce qui résulterait d'une confrontation sans indirectitude, simple et intuitive entre ses personnages, elle ouvrait des perspectives sur le démasquage de la médialisation et de la profonde injustice latente en elle. La mise en scène de rebascullements vers la communication intuitive qui sera celle de l'immense grandissement moral des succombants et l'annihilation rétributive des dominants, accuse très fortement les effets d'exclusion et de meurtrement de l'interjection du médium entre deux personnes en interaction. Ce sont essentiellement des biographies humaines qui se trouvent vulnérabilisées dès qu'elles entrent en contradiction avec la logique du médium et ne trouvent plus en elles-mêmes les ressources de réinsertion nécessaires.

EXCLUSION

La métaphore de la possession de (quantités de) médium s'éclaire ainsi. Si aucun médium n'a la particularité de réification imaginaire (et « magique »⁴²) de l'argent, il reste qu'aucun médium n'est en soi ni une chose ni une quantité. Il est un mode de la communication qui préoriente celle-ci sur des sélections qu'elle ne peut plus rejeter. La structure de ces sélections est en elle-même asymétrique et engage de ce fait la communication dans une dynamique opérative tirée vers l'avant (des connexions positives) et que rien n'arrête⁴³. Il s'agit dès lors pour les acteurs – ou les systèmes – d'adhérer au principe de la continuation de la communication, c'est-à-dire d'adhérer à la valeur positive du code médiatique. Ceux qui le négligent se retrouvent « sous la roue » – pour reprendre le titre d'un roman de Hesse⁴⁴ – de la circulation médiatique. La quantification

⁴¹ Il peut s'agir du rapport du temps qu'il fait aujourd'hui à celui qu'il a fait hier ou du comportement d'un tel ou du caractère d'une telle.

⁴² Nous disons magique, parce qu'elle est très difficilement explicable.

⁴³ Sinon la destruction physique des environnements indispensables à la circulation du médium ou l'effondrement du cours de celui-ci quand son autonomie devient si forte qu'il perd toute adhésion à sa couverture dans la réalité qu'il est là pour symboliser et médier.

⁴⁴ *Unterm Rad*. Mise en roman exemplaire du mal d'insertion.

du médium est, en effet, un phénomène induit : de « combien » de pouvoir, d'argent, d'influence, d'amour quelqu'un dispose n'apparaît que parce que le médium a la structure d'une réserve de valoir. Le médium ne se dissipe pas d'interaction en interaction ou d'une communication à l'autre, mais se consolide. Or, tant sa quantifiabilité que sa consolidabilité sont fondées dans sa relativité (absolue) : un médium aurait-il une valeur absolue ou objective qu'il deviendrait chose et se consumerait dans l'usage ou l'appropriation. Il ne pourrait flotter et circuler de situation en situation. Les seules variations qu'il connaîtrait seraient à somme nulle et comporteraient le risque d'une disparition du médium par consommation définitive de sa valeur ou d'un transfert définitif de toute valeur sur lui, ce qui en ferait une valeur « solide » qui obstruerait le rapport à un monde en dehors de lui. La quantité du médium disponible est toujours une résultante relative de la lecture asymétrisante qu'il fait de la situation communicationnelle où il est introduit.

On possède des quantités de médium, on peut en thésauriser des réserves, non pas parce que le médium est quantifiable ou thésaurisable comme de l'argent-chose ou de la monnaie-espèce. Les quantités sont la mesure des asymétrisations de valeurs que le médium sup-pose et dépendent de la réussite de la communication qu'il instaure. Du point de vue des communicants, il y a de la sorte pauvreté et richesse en médium. Nous avons vu comment, dans une interaction gouvernée par lui, la non-adhésion à son mode communicationnel défavorise, exclut et viole (si l'on veut)⁴⁵ les participants. Cette non-adhésion est, à l'exception des cas très rares de rébellion ouverte, non volontaire et pour ainsi dire inconsciente. Ceux qui succombent « sous la roue » de la circulation médiatique souffrent en amont de leur exclusion dans le sens où les dominants médiatiques leur apparaissent comme de « véritables » – même si parfois factices – dominants dont ils envient la « richesse ». On voit ainsi dans la tradition romanesque des êtres purs et pauvres envier des êtres pervers et riches, ignorant tout de leur propre et immense supériorité morale. Ils adhèrent consciemment au médium, succombent complètement à son charme. Ils ne voient pas ce qui fait leur insistante inadéquation au balancement asymétrique des valeurs fondé par lui. Cette inadéquation leur apparaît comme une contingence de fait, un manque de chance ou le manque de certaines conditions favorisantes de départ (naissance, relations...). Ils ne reconnaissent pas les raisons inconscientes et profondes de cette inadéquation. Celle-ci en devient doublement douloureuse.

Dans nos sociétés, la non-adhésion et non-adéquation au médium a de moins en moins à voir avec l'ingénuité des héros balzaciens. Les exclus ne veulent, dans leur grande majorité, rien plus instamment que l'intégration – aux modes de production et de consommation médiés par la monnaie. Leur inadéquation a, certes, encore quelque chose à voir avec une inadéquation à des modes communicationnels complexes et « improbables », c'est-à-dire intuitivement peu évidents et quotidiennement malaisés, trop compliqués à accomplir. Cependant, avec eux, nous aurions un cas de figure tant d'adhésion

⁴⁵ Nous serions favorable à une certaine économie dans l'emploi du concept de violence tant que n'a pas été élaboré de manière convaincante le concept de violence systémique. Les propositions faites à partir de la théorie girardienne ne nous semblent pas rendre compte de manière suffisamment instructive des réalités systémiques.

que d'adéquation principielles au médium, alors que celui-ci continue à être distribué, quantifié en leur défaveur. Comment cela s'explique-t-il ?

On pourrait l'expliquer en cherchant recours dans la théorie tant parsonnienne que luhmannienne du médium comme instituteur et régulateur de rareté. Aucune ressource n'est naturellement rare pour une communication différenciée. Pour éprouver la rareté naturelle, il faudrait différencier notre socialité et revenir à l'état soit de phylè naturelle occupant une niche écologique donnée et enfermée en elle, soit de société fruste qui ne connaît pas d'échange indirect et du coup aucune circulation médiatique. Dans les deux cas, un groupe biologique ou humain ferait face à une somme finie de choses ou de moyens de subsistance qui n'ont rien de médial. En effet, ces moyens se trouvent dans une relation biunivoque avec les fins consommatoires qui se tiennent d'ailleurs dans leur proximité immédiate et qui font qu'ils sont rapidement et définitivement consommés. Avec l'apparition de l'échange indirect, la différenciation de ses « *time-lags* »⁴⁶, apparaissent des institutions sociales et des modes de régulation des attentes qui instaurent la rareté et la régulent. Dans le cas de nos sociétés, la monnaie n'est pas ce qui manque, mais ce qui fait manquer. Elle est la valeur flottante, l'expression variable, « courante » ou circulante de la relativité des « prix ». Elle est capable d'exclure des acteurs qui adhèrent à sa loi médiatique et se gouvernent en adéquation à elle, parce que sa variabilité lui permet de réguler, d'agencer en continuité et ainsi de consolider des situations historiques. La relativité du médium est donc telle que non seulement il ne se trouve nulle part à la manière d'une ressource disponible, mais qu'il est l'entre-deux asymétrique à travers lequel passent toutes les ressources réales et toutes les situations, les opérations de communication sur leur rareté ou disponibilité. Le médium s'élué ainsi encore une fois. Nulle part en réserve ni en puissance, il est la valeur flottante qui instaure la rareté et la régule. L'illusion de sa disponibilité et sa quantifiabilité lui vient ici de ce qu'en régulant *continûment* toutes les communications sur la rareté, il les consolide en une histoire aux contours relativement fermes et au prolongements relativement prévisibles.

L'exclusion de la participation à la communication médiatique se fait en même temps que sont sauvegardées la flottance et l'indisponibilité totales du médium. Nul ne dispose du médium dont la complexité et la relativité déborde toute saisie. Nous avons affaire ici à un type de situation tout à fait spécifique à la médialité : le médium transfigure le rapport originel à sa référence réelle ; il la rend rare et l'oblige à passer par lui pour s'insérer dans la communication sociale ; ce faisant il régule la continuité de son traitement au travers des situations singulières ; émerge alors la donnée paradoxale d'une participation et d'une exclusion très inégales d'acteurs presque également adhérents aux valeurs de son code. Alors que personne n'est riche en médium que métaphoriquement et que celui-ci n'est pas rare en soi, l'inégalité et l'exclusion sont on ne peut plus réelles. Ceci est une dureté de la logique médiatique que ne peut dépasser la positivité globale et continuellement croissante des sommes en jeu.

⁴⁶ Voir la note de Parsons sur les *time-lags* dans Parsons 1956, p. 241-245.

LIMITES

Nous nous contentons, comme nous l'annonçons plus haut, d'une simple mention des deux autres mouvements structurant l'opération de la monnaie. Nous concluons ensuite par une considération générale sur la nature et les limites de la médialité.

Le deuxième mouvement est celui de la circulation à l'intérieur du médium. Le médium est en lui-même en mouvement dans la mesure où il change sans cesse de valeur, d'attributions... Le médium n'a pas de contenu ferme, constatable et réidentifiable. Il a une structure qui rappelle celle du temps chez Hegel dont toute indication est déjà dépassée dans et par le flux des maintenant (« *die jetzte* » comme il dit) de son acte. Il y a un flux dans la monnaie parce que celle-ci est à chaque instant un produit nouveau ou plus exactement – si nous suivons Simmel – un quotient nouveau entre toutes les préférences, les non-préférences et les satisfactions. Toutes les variations imperceptibles ou sensibles de tous les actes singuliers de valorisation coulant dans la communication sociale refont la monnaie dans ce qu'elle est.

Le troisième mouvement est celui initié par le médium qui fait circuler par son opération les choses entre lesquelles il accomplit ses médiations. C'est donc le mouvement imprimé aux choses par le médium et qui est à l'origine de l'imputation à la monnaie du rôle de moteur général de l'économie ou, depuis 1800 environ, de la vie sociale dans son ensemble. La monnaie mène la ronde du monde (*money makes the world go round*, l'adage le plus cité dans les introductions aux théories de l'argent). S'agit-il d'une simple apparence, d'une métaphore sans fondement structurel, ou celui-ci existe-t-il ? Il n'y a pas de doute, et là-dessus s'est concentrée une bonne partie du travail des premiers théoriciens de l'argent et de sa contribution à la division du travail social⁴⁷, que la monnaie transforme radicalement l'échange utile en le libérant de toutes ses hypothèques temporelles, spatiales, matérielles, culturelles, sociales, religieuses, politiques... Elle « généralise » (pour employer le lexique parsonien) l'échange en le rendant indifférent à toutes les considérations qui ne correspondent pas à sa rationalité. Il en résulte ce que Simmel a appelé la « mobilisation des choses ». Une mobilisation qui, dans sa logique propre, est autoaccélérate.

Notre programme de description analytique de la structure médiale prévoit une reconstitution des moments structurels en une unité qui est une unité d'opération. La question qui se pose est dès lors : Quelle est l'intégrale, la fonction intégrante des différentes faces du médium monétaire ? Notre analyse a rejoint une conception de la relativité monétaire comme « essence » propre de la monnaie et retrouvé ainsi l'intuition simmélienne. La question telle qu'elle vient d'être formulée, peut-elle recevoir une réponse mathématique qui intégrerait la complexité d'une relativité réflexive par le moyen de fonctions d'ordre supérieur s'appliquant à elles-mêmes et débouchant sur des valeurs autosensibles ? La monnaie ne serait-elle un arcane que tant que nous refusons de la regarder sobrement et de prêter une attention suffisamment précise à ses rapports ? Son hypercomplexité ne serait-elle que l'expression d'un grand nombre de variables mutuellement dépendantes, mais principalement analysables ? N'est-elle difficile à penser que parce les concepts par lesquels nous tentons de la saisir, trop proches des concepts génériques de la langue ordinaire, découpent dans l'espace des classes d'objets et

⁴⁷ Ce qui s'appellera dans la sociologie ultérieure la différenciation fonctionnelle.

non des complexes de fonctions dont le temps est une variable essentielle ? Ne pourrait-on imaginer la modélisation mathématique d'une fonction dont la valeur-cible est une valeur flottante qui serait la résultante d'une quasi-infinité de valeurs elles-mêmes en flux – puisqu'une valeur chez Simmel par exemple est toujours une relation entre ce qu'on préfère et ce qu'on dépréfère ?

Si la monnaie, l'amour ou l'influence sont des média⁴⁸, leur indication (leur *catègoriein*) par le langage ordinaire, taillé sur la mesure d'une ontologie réelle, sera toujours décisivement en retrait par rapport à ce que la saisie de leur opération exigerait de précautions et d'involutions du dire. Faut-il s'arrêter de « raconter » les objets médiaux, faut-il leur donner des noms nouveaux pour sortir de l'impasse d'une indication structurellement inadéquate ? Les langages formalisés leur sont-ils plus appropriés ? La reconversion en question a été accomplie non sans peine dans d'autres sciences, pour des objets dont la désignation et l'intuition communes entraînent fortement en conflit avec la construction scientifique. La matière, le temps, sont des objets que la physique a très longtemps empruntés tels quels à l'intuition commune et qui comme tels ont nourri ses propres notions. Leur relativisation, qui en a fait des valeurs flottantes dépendantes de dimensions jusque-là séparées dans l'ontologie courante, a brisé cette solidarité. L'on peut dire que l'intuition commune n'alimente plus en rien la conception d'objets quantiques dont les composantes temporelles sont de l'ordre de n^{-16} seconde. La dilatation indéfinie des plus petits différentiels temporels rompt toute continuité avec l'objet temps du macromonde de l'intuition humaine.

Nous ne pensons pas cependant qu'il y ait pour les médias de communication des expressions mathématiques ou formalisées qui en permettraient une saisie adéquate. La complexité du médium monétaire – et des médias communicationnels en général – ne tient pas uniquement à la pluralité des variables ni à la complexité de leurs interférences. Elle tient à leur caractère paradoxique qu'aucun langage formalisé ne peut surmonter. L'ontologie de l'inter-esse, de ces choses-entre-deux-choses, est une ontologie de la relationnalité absolue. Elle est en soi paradoxique. Les « *strange loops* » et l'autosensitivité que nous retrouvons dans les tentatives de décrire leurs structures logiques l'expriment. Seulement, elle n'en sont pas une expression parfaite. Car ce qui est le fond même de la résistance à une relativisation complète des médias de la communication – telle qu'elle a eu lieu pour le temps quantique –, c'est qu'ils font partie d'une communication ancrée dans des processus symbiotiques, c'est-à-dire impliquant des organismes vivants et des entités psychologiques, dont les temporalités sont axiales. Une pensée met son temps à être conçue, un affect son temps à être provoqué et traité, un désir son temps à se révéler, à se travestir et à se détravestir, une confiance son temps à être proposée et gagnée, une entente à être scellée, une colère à refroidir, un repas à être goûté et digéré, etc. Il nous semble que la médialité monétaire, celle qui parmi les médias tend le plus vers la relation absolue, rencontre ici sa limite : elle présuppose que tout change en même temps, que tout soit mis en même temps en circulation, et cela dans une communication ancrée dans des processus vitaux aux temporalités indifférentiables. La

⁴⁸ L'amour et l'influence, il faut le noter, ne développent pas une dynamique de relativisation absolue comme la monnaie. Ils sont cependant, comme la monnaie, et de par leur nature médiatique, sujets à l'autoréférence paradoxale. Voir plus haut nos indications sur la crise de la sémantique de la sincérité.

limite de la médialité, c'est le temps axial de ces processus et le rapport de ses valeurs flottantes à des fins consommatoires qui peuvent être différées et délayées, mais jamais complètement désintégréées.

Credeco CNRS
250 rue Albert Einstein 06560 Valbonne Sophia
clam@naxos.unice.fr

BIBLIOGRAPHIE

- Aglietta, M., Orléan, A., *La violence de la monnaie*, Paris 1984 PUF.
- Arendt Hannah, *The Human Condition*, 2e éd. Chicago 1989.
- Baudrillard Jean, *L'échange symbolique et la mort*, Paris 1976 Gallimard.
- Baum R. C., « Communication and Media », in J.-J. Loubser *e.a.* ; « Explorations in General Theory in Social Science » p. 533-56.
- Baum R. C., « Introduction » in Loubser 1976, p. 448-469.
- Baum R. C., « Communication and Media » in Loubser 1976, p. 533-556.
- Baum R. C., « On societal Media Dynamics » in Loubser 1976, p. 579-608.
- Binswanger Hans Christoph, *Geld und Magie*, Stuttgart 1985 Weitbrecht.
- Binswanger Hans Christoph, « Geld und Wachstumszwang » in Binswanger-Flotow 1994, p. 81-124.
- Binswanger H.-Chr., Flotow, P. von, éd., *Geld und Wachstum : Zur Philosophie und Praxis de Geldes*, Stuttgart Wien 1994 Weitbrecht.
- Bourricaud Francois, *L'individualisme institutionnel : Essai sur la sociologie de Talcott Parsons*, Paris 1977 PUF.
- Braudel Fernand, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XVe-XVIIIe siècle*, 3 vol. Paris 1979 Armand Colin.
- Cartwright B. C., Warne, S. R., Coauteurs, « The Medium is not the Message », in Loubser 1976, 639-659.
- Clastres Pierre, *La Société contre l'État : Recherches d'anthropologie politique*, Paris 1974 Éd. de Minuit.
- Derrida Jacques, « Du « sans prix », ou le juste prix de la transaction », in Droit 1992.
- Droit R.-P., éd., *Comment penser l'argent ?*, Paris 1992 Le Monde éditions.
- Flotow Paschen von, « Geld, Wirtschaft und Gesellschaft » : Georg Simmels *Philosophie des Geldes*, Francfort 1995 Suhrkamp.
- Goux Jean-Joseph, *Les monnayeurs du langage*, Galilée 1984.
- Habermas Jürgen, « Handlung und System. Bemerkungen zu Parsons' Medientheorie », in W. Schluchter (éd.), *Verhalten, Handeln und System*, Frankfurt/Main 1980 Suhrkamp.
- Haesler Aldo, *Sociologie de l'argent et postmodernité*, Genève 1995 Droz.
- Hesse Herrmann, *Unterm Rad*, Francfort 1970 Suhrkamp.
- Hölz Joachim, *Kritik der Geldentstehungstheorien : Carl Menger, Wilhelm Gerloff, und eine Untersuchung über die Entstehung des Geldes im alten Ägypten und Mesopotamien*, Berlin 1984.
- Johnson H.M., « The Generalized Symbolic Media in Parsons' Theory », in *Sociology and Social research* 57/1973/208-21.

- Johnson H.M., « The Mass Media, Ideology, and Community Standards », in Loubser 1976, 609-638.
- Klossowski, Pierre, *La monnaie vivante*, Paris 1994 Joelle Losfeld, 2e éd. sans les photographies de Pierre Zucca.
- Loubser J.-J. e.a., éd., *Explorations in General Theory in Social Science : Essays in Honour of Talcott Parsons*, New York London 1976 the Free Press.
- Löwith Karl, *Weltgeschichte und Heilsgeschehen : Die theologischen Voraussetzungen der Geschichtsphilosophie*, 7e éd. Stuttgart 1977 Kohlhammer.
- Luhmann Niklas, *Die Wirtschaft der Gesellschaft*, (2e éd.) Francfort 1989 Suhrkamp.
- Luhmann Niklas, *Soziologische Aufklärung 1 : Aufsätze zur Theorie sozialer Systeme*, Opladen (6e éd.) 1991 Westdeutscher Verlag, 1ère éd. 1970.
- Luhmann Niklas, *Liebe als Passion : Zur Kodierung von Intimität*, Frankfurt (5e éd.) 1990 Suhrkamp.
- Luhmann Niklas, « Generalized Media and the Problem of Contingency », in Loubser J.-J., 1976, *Explorations*, 507-532.
- Mattick P., Sohn-Rethel A., Haasis H., éd., *Beiträge zur Kritik des Geldes*, Frankfurt 1976.
- Mauss Marcel, « Gift-gift », in *Œuvres* T. III, p. 46-47.
- Mauss Marcel, *Les origines de la notion de monnaie*, *Œuvres* Tome II p. 106-112, p. 114-115.
- Mauss Marcel, *Manuel d'ethnographie*, 2e éd Paris 1967 Payot.
- Münch Richard, *Theorie des Handelns : Zur Rekonstruktion der Beiträge von Talcott Parsons, Emile Durkheim und Max Weber*, Frankfurt 1982 Suhrkamp.
- Ortolan Joseph, *Explication historique des Instituts de l'Empereur Justinien*, 7e éd. Paris 1863 Plon.
- Palladio, Andrea, *The Four Books of Architecture*, New York, 1965 Dover (reprint. de l'éd. angl. de 1738).
- Parsons T., Smelser N. J., coauteurs, *Economy and Society : A Study in the Integration of Economic and Social Theory*, London 1956.
- Parsons Talcott, *Politics and Social Structure*, New York 1969 The Free Press.
- Parsons Talcott, *Social Structure and the Symbolic Media of Interchange*, in Blau P.M., *Approaches to the Study of the Social Structure*, New York 1975 the Free Press, p. 94-120.
- Rachline François, *Que l'argent soit : Capitalisme et alchimie de l'avenir*, Paris 1993 Calman-Lévy.
- Simmel Georg, *Soziologie des Geldes*, 7e éd. Berlin 1977 Duncker u. Humblot.
- Shell Marc, « L'art en tant qu'argent en tant qu'art », in *Droit* 1992.
- Shell Marc, *Money, Language and Thought*, Berkeley etc., 1982, University of California Press.
- Shell, Marc, *The Economy of Literature*, Baltimore-London, 1978, John Hopkins University Press.
- Vernon John, *Money and Fiction : Literary Realism in the Nineteenth and Early Twentieth Centuries*, Ithaca London 1984.